

Laetitia et Alessandro

Halte au travail

C'est une petite maison près de l'autoroute, à Lille. Laetitia et Alessandro, 29 et 31 ans, y vivent depuis trois ans. Tous les deux au RMI, ils ont fait le choix de vivre simplement : ils cultivent leur potager, barbouillent des publicités et organisent des conférences, des rencontres. Un emploi du temps bien rempli.

Au téléphone, vous m'avez raconté que vous aviez fait le tour du monde ; vous pouvez m'en dire plus ?

Laetitia : On avait prévu de partir depuis deux ans (on avait même économisé pour cela) quand j'ai lu le premier numéro de *La Décroissance* ! Cela nous a beaucoup perturbés !

Alessandro : On a décidé de partir quand même, mais à notre retour nous avons appris par un ami militant que nous avions épuisé notre quota d'émissions de carbone pour les quinze prochaines années !

Vous regrettez ?

Alessandro : Oui et non. On a appris énormément de choses durant ce voyage, on s'est rendu compte des ravages du tourisme et de la télévision, le ravage de l'imaginaire occidental, en général.

Laetitia : J'ai beaucoup appris par ce voyage, par exemple, j'ai rencontré d'authentiques végétariens qui m'ont expliqué leur démarche ; j'ai appris aussi à vivre avec très peu de confort ; de fait, ce voyage m'a donné une certaine confiance en moi que je n'avais pas auparavant. Il y a un avant et un après.

Alessandro : Chaque jour est une découverte, c'est sûr, on s'en rappellera toute notre vie. Mais les rapports sont faussés, car pour les autochtones, tu es un billet de banque ambulante... Ils n'ont pas tort ! Ce tour du monde nous a fait nous poser beaucoup de questions, nous a mis en face de nos contradictions : parler de décroissance et voyager pendant un an en avion ! J'aurais du mal à condamner aujourd'hui celui qui a envie de voyager... en même temps, si chaque personne sur Terre doit faire un tel voyage pour trouver sa voie, la planète est mal barrée ! Aujourd'hui, j'ai toujours envie de voyager, mais je le ferai sans prendre l'avion, plus lentement, en empruntant d'autres sentiers.

Qu'avez-vous fait après ce voyage ?

Alessandro : On a pris une année sabbatique pour faire des travaux ici, pour s'installer. La maison appartenait à ma grand-mère, qui était très âgée et avait besoin d'aide. On vivait au-dessus d'elle sans payer de loyer et cela faisait en même temps une présence pour elle, en plus des aides extérieures. Elle est décédée neuf mois après, et je suis content d'avoir vécu ce temps-là avec elle.

Laetitia : On est devenu plus radicaux après ce voyage. Alors qu'avant on mangeait de la viande à tous les repas, on n'en achète plus. Nous avons rencontré le cercle militant de Lille, qu'on ne connaissait pas auparavant. Nous avons co-organisé en 2006 une marche pour la décroissance en Nord-Pas-de-Calais. C'était extra. On a eu un mois de soleil et j'ai vraiment découvert ma région. En termes de dépaysement, cela équivalait bien à un mois autour du monde...

Et vous n'avez pas repris le travail ?

Alessandro : Moi je n'ai jamais vraiment travaillé. J'ai une formation en italien, mais je n'ai jamais trouvé de travail (je veux dire de travail salarié) qui me convenait. Je me suis rendu compte assez jeune des mauvaises conditions de travail et de la souffrance que cela engendre. Je ne peux pas accepter un travail qui ait des conséquences néfastes pour la Terre ou les hommes et qui soit en contradiction avec mes valeurs. Et je ne veux pas travailler à plein temps. On me dit souvent que je pourrais bosser dans une association, mais si c'est pour faire du développement durable ou du commerce équitable, non merci, je n'y crois pas.

Laetitia : Notre refus du travail s'explique aussi par le fait qu'on n'aime pas obéir, c'est sûr ! On veut être autonomes dans notre activité, et l'idée d'avoir un patron nous déplaît. On est au RMI depuis trois ans, en travaillant de manière très ponctuelle.

Vous en vivez bien ?

Euh... il nous manquerait 50 euros pour boucler notre budget ! On n'a pas de loyer, mais toutes les charges : eau, gaz, électricité, Internet et téléphone fixe. On n'a pas de voiture, on essaye de manger le plus bio possible, on fait le marché. Pour le reste, on dépense pas mal d'argent en cinéma, c'est notre passion. On ne dépense pas sans compter, c'est certain. On préfère ne pas travailler et adapter notre mode de vie en conséquence que travailler pour pouvoir se payer plein de choses dont on n'a pas besoin. Cela dit, tout le RMI qu'on touche est directement réinjecté dans l'économie, ce n'est pas perdu ! Et puis, je préfère que l'État dépense son argent comme ça plutôt qu'en construisant des autoroutes.

En étant au RMI, vous êtes tout de même dépendants de la puissance de l'État ; n'est-ce pas aussi une contradiction ?

Laetitia : Je ne pense pas être au RMI toute ma vie (si tant est qu'il existe encore), ce n'est pas toujours facile : la famille ou certaines personnes, influencées par ce qu'elles entendent des centaines de fois à la télé, nous font des remarques ; mais au fur et à mesure, elles se sont habituées. Et puis, je leur dis que je suis heureuse, et ça compte dans la vie, non ?

Mais, pour être honnête, je n'assume pas totalement. Par exemple, je ne trouverais pas anormal que la société me demande de donner des heures de travail en échange de ce revenu. Pour l'instant, je couds, je fais un potager, j'organise des débats sur la décroissance tous les mois, je suis engagée aussi à l'association Chiche!, pour sensibiliser le grand public sur les questions d'écologie, de féminisme, de nucléaire, etc. On a lancé un appel pour sauver l'écologie politique...

Alessandro : Pour ma part je considère que je donne assez à la société en menant des activités qui ont du sens. Moi j'assume complètement d'être au RMI. Je me définis comme un déserteur du travail et milite pour un

Simplicité volontaire



Encore des mauvais Français réfractaires au sarkozysme ! Mais que fait la police ?

« revenu inconditionnel d'existence ». Très sincèrement, il vaut mieux ne pas travailler que faire des bêtises. En barbouillant des publicités tous les mois avec notre collectif, je pense être plus utile à la société que le sont les publicitaires. J'estime que la pub est dangereuse à tous les niveaux, humain, sanitaire, social, écologique. Si je me bats contre elle, ce n'est pas par plaisir, mais par devoir.

Tu es très investi dans le mouvement antipub ?

Oui, je fais partie du collectif des Déboulonneurs*, qui pratique la désobéissance civile. Récemment, nous nous sommes dénoncés à la police, car celle-ci ne voulait pas nous arrêter. Or notre but est de faire changer la loi sur l'affichage, donc d'aller jusqu'au procès, pour créer un débat public.

En barbouillant des publicités, personne ne vous a jamais arrêtés ?

Non, à Lille, la police avait ordre de nous laisser tranquilles, alors on les a forcés à nous embêter !

Tu fais quoi à part cela ?

Plein de choses – du théâtre de rue, de la chorale, de la guitare, et surtout, des choses invisibles : je tisse du lien social. Je crois que les gens qui travaillent sont contents que d'autres aient du temps pour créer ces liens. C'est très important de prendre son temps avec les gens, d'entretenir des relations de qualité. Parfois, quand les gens me demandent pourquoi je ne travaille pas, pour blaguer, je réponds : je n'ai pas le temps !

C'est vrai que vous militez beaucoup tous les deux.

Oui, mais je regrette que dans nos groupes, il n'y ait pas plus de personnes de la génération de mes parents. Les jeunes, on a tout fait de dire que c'est leur âge qui les porte à la rébellion. S'il y avait des mères de famille à nos séances de barbouillage publicitaire, on aurait plus de crédit. **Laetitia :** C'est dur de lutter tout le temps aussi, il faut réexpliquer et d'apporter la plupart du temps des mauvaises nouvelles sur l'état du

monde. On ne peut pas expliquer la décroissance en deux phrases, il faut du temps ; nous lisons beaucoup pour cela.

Alessandro : En même temps, vu les crises écologiques et financières que nous traversons, il y a urgence...

Je te sens un peu découragé quand tu dis ça...

Oh non, je ne pourrais pas revenir en arrière et vivre sans plus m'occuper de rien. Mais des fois, la tentation d'arrêter le militantisme est là. On a beau ne pas avoir de voiture, de télé ni de téléphone portable, nous sommes en pleine ville, à deux pas de l'autoroute : on est en permanence agressés par ce monde. On a l'impression que rien ne bouge, qu'on ne nous écoute pas, que l'anesthésie mentale est générale, et surtout, qu'en face, les forces en présence sont beaucoup plus fortes que nous...

Heureusement que notre réseau d'action est aussi un réseau de copains. J'admire beaucoup les vieux militants écologues, par exemple ceux qui se battent depuis trente ans contre le

nucléaire sans avoir eu gain de cause, qui ne sont pas pour autant tombés dans le cynisme ou dans l'amertume.

Cela te rend amer par exemple quand les gens te disent que tu vis sur le dos de la société ?

Ce genre de remarque moralisante me fait bien rire car elle vient en général de gens qui ne se rendent pas compte de tout des conséquences écologiques et sociales de leur mode de vie. Qui vit sur le dos d'autres personnes si ce n'est les riches Occidentaux qui accaparent les ressources naturelles et qui exploitent le travail des populations du Sud ? C'est comme cela qu'il faudrait poser la question. Moi j'essaie juste de ne pas nuire.

Propos recueillis par Sophie Divry

* www.deboulonneurs.org

Vous souhaitez témoigner de votre expérience de « simplicité volontaire » ? Contactez Sophie Divry à *La Décroissance* par courrier, 11 place Croix-Paquet 69001 Lyon, ou : redaction@ladecroissance.net

Protéger les enfants des publicitaires

